

DOLORITA

Une tombe dans les forêts vierges

Émile de Wogan

Fait par Mon Autre Librairie
D'après l'édition Didier, Paris, 1877.

<https://monautrelibrairie.com>

© 2024, Mon Autre Librairie
Édité par Bookelis
ISBN : 978-2-38371-083-7

Table des matières

- I – Dolorita
- II – Crucès et Panama
- III – L’Ermite des Cordillères
- IV – La grotte de la falaise
- V – Moouo, le chef sage des Indiens Yaquis
- VI – La caverne aux pierres précieuses
- VII – Les brigands pêcheurs de perles
- VIII – Délivrance et châtiment

I – Dolorita

Je venais de terminer, à travers les tribus sauvages qui peuplent le versant sud-ouest des montagnes Rocheuses, le long et aventureux voyage que j'ai raconté ailleurs sous le titre de : *Six mois dans le Far-West*.

J'arrivais à San Francisco avec l'intention d'y prendre passage pour les Indes. J'y trouvai facilement un bâtiment pour cette destination, mais il ne devait appareiller que quelques jours plus tard.

J'eus donc le loisir de visiter en détail la ville où je me trouvais, l'une des plus curieuses du monde.

Je la parcourus dans tous les sens, et les détails qui suivent, je les ai retrouvés plus tard sur mon calepin de touriste, qu'à chaque pas j'étais obligé de tirer de son fourreau, la poche de mon vêtement en peau.

San Francisco est né d'hier, et cependant c'est déjà une cité immense. La prodigieuse activité de son commerce en a fait une Tyr moderne.

Effectivement, rien de plus curieux que cette ruche humaine où bourdonnent toutes les langues du monde ; cette rade immense couverte de bâtiments, de jonques chinoises et japonaises, corps sans âmes, car les équipages, entraînés par la soif ardente de l'or, ont couru aux mines. Sur ces wharfs improvisés¹ fourmille une foule bigarrée où les quatre parties du monde ont envoyé leurs représentants.

Là, on a sous les yeux des visages de toutes couleurs : rouges, blancs, noirs ; sans compter les nuances intermédiaires : safran, cuivre, blanc jaune, blanc mat, olive, bronze, chocolat, cannelle, pain d'épice, etc. ; des cheveux de tous les aspects, comme de toutes les nuances, plats et roux chez l'Anglo-Américain, laineux et sombres chez les nègres.

Enfin tous les types de l'espèce humaine, et tous ses divers idiomes se heurtant dans l'air, donnent une idée de la confusion des langues, lorsque Dieu imposa son châtement aux orgueilleux architectes de la tour de Babel.

Ici, c'est le paisible et laborieux Chinois, orné de sa calotte ronde, vêtu d'un pantalon de soie flottant, vestige de son ancienne splendeur ; il transporte un double fardeau au moyen de son traditionnel balancier. Là, un Japonais et un Malais, ou un Chilien, roulent en bon accord des ballots de marchandises européennes ; plus loin, ce sont des Indous attelés à une charrette qui grince horriblement, tant elle est chargée ; et au milieu de tous ces travailleurs se promène, comme s'il était toujours le maître de céans, le Mexicain dépossédé, mais toujours orgueilleux.

Magnifiquement drapé dans son *sarapé* en guenilles, il jette à la foule laborieuse, du haut de son farniente, un sourire de mépris en même temps que de solennelles bouffées de fumée. Et cependant, son *cigaretto* sera peut-être tout son déjeuner !

¹ À l'époque où furent recueillis ces détails, San Francisco ne possédait pas ses magnifiques wharfs en sapin rouge.

Partout règne une activité fébrile, encore surexcitée par une grasse rétribution de deux à trois dollars par course.

Bord à quai, une immense quantité de chalands vomissent leur chargement. À quelques encablures plus loin, formant le premier plan de ce curieux tableau, stationnent les petits bricks, venus des ports du Pacifique et de l'Oregon. Plus loin encore, les trois-mâts à la longue et ronde carène, et enfin, au milieu de la rade, les vaisseaux de guerre, mais ceux-ci, avec leurs équipages, forcément fidèles à leur poste.

Les bateaux à vapeur, à rames et à voiles naviguent au milieu de ce dédale, et l'œil peut suivre, à travers les mâtures, la colonne de fumée bicolore qui s'échappe de leur cheminée, nuancée d'or par les rayons du soleil.

C'était deux jours avant mon embarquement à bord du *Tyne*, par un beau matin resplendissant de soleil et d'espérance. Encore accoutré de ce pittoresque costume de peau de buffle que j'avais dû confectionner moi-même dans les montagnes Rocheuses, pour remplacer mon mackintosh anglais qui avait vécu, costume dans lequel on peut me voir sauvagement représenté dans le *Tour du monde*, je sortis de mon hôtel californien, installé sur quatre roues, pour aller continuer mes études de mœurs en flânant sur les quais, et trouver, s'il était possible, une main amie à presser.

Vain espoir ! Personne à qui mon cœur pût parler ! Assez mécontent, j'allais rentrer en ville, lorsque deux ou trois mots énergiques, prononcés en français, vinrent doucement résonner à mes oreilles.

Je me retourne : c'était bien un équipage français qui travaillait avec cet entrain et cette gaieté qui sont notre apanage, dans toutes les positions comme dans tous les hémisphères. Il débarquait les marchandises d'un bâtiment nouvellement arrivé du Havre.

Je m'arrêtai, et comme je suivais des yeux mes compatriotes dans leur travail, plus lucratif qu'artistique, j'aperçus tout à coup, roulant un ballot en compagnie d'un sauvage peau-rouge, Gustave de X., un de mes anciens condisciples au collège des fils de chevaliers de Saint-Louis.

Je l'avais une première fois retrouvé à Auteuil en 1848, habitant un charmant pavillon situé sur la lisière du bois de Boulogne. Quoique peintre assez distingué, c'est à peine s'il gagnait alors avec ses pinceaux les cigares londrés qu'il offrait avec autant de grâce que de générosité à ceux de ses amis qui allaient le visiter ; tant il est vrai que l'art des Rubens et des Raphaël florissait peu en ce temps de révolution.

Je complimentai cordialement Gustave sur sa nouvelle profession et sur la bonne compagnie dans laquelle je le retrouvais. Paroles dures et cruelles dont je me repentis fort, quand je vis pour toute réponse sa tête s'incliner vers la terre, et deux grosses larmes suivre le sillon de ses joues creusées par le malheur.

Je l'entraînai dans une taverne américaine pour y prendre un verre de cognac, porter un toast à la patrie absente et deviser de nos doux souvenirs de France.

Pauvre Gustave ! Cette souvenance des jours meilleurs, en lui réchauffant le cœur, lui desséchait les yeux !

Je lui proposai d'aller trouver la petite société de mineurs canadiens que j'avais laissée à Grass-Valley, cherchant à former un noyau d'hommes énergiques pour marcher à la conquête de la toison d'or dont je leur avais indiqué l'emplacement dans les montagnes Rocheuses.

Cette toison d'or consistait en un gouffre où j'avais récolté, en quelques heures, plusieurs livres du métal précieux, malgré l'opposition énergique des Indiens des tribus voisines, cerbères voués à la garde d'un trésor qu'ils ne savaient pourtant guère apprécier.

– Merci, me répondit-il avec un accent plein de reconnaissance, je n'ai désormais nulle ambition, nul désir de richesses ; n'ai-je pas fait mes derniers adieux à la patrie ? Mon ami, ma place est désormais marquée là, près d'elle ; à cette réunion pour l'éternité tendent tous mes désirs dans cette vie de douleurs.

Dans ce mot *elle*, on devinait un mystère caché sous ses larmes : je ne crus pas devoir insister.

Je sentais son chagrin me gagner moi-même, moi qui avais tant besoin de toute mon énergie pour résister au désir de retourner dans la patrie et pour continuer mon voyage autour du monde.

Je coupai donc court à cette scène attristante en demandant ma carte. La jolie *bar-maid* (demoiselle de comptoir) s'empressa de me la remettre. Elle contenait ces simples mots : *A bottle of cognac, one ounce of gold* (une bouteille de cognac, une once d'or). (L'once anglaise, poids de troy, pesant 31 grammes, vaut 85 fr. 60).

Je m'inclinai devant un compte aussi américain, je débouclai de bonne grâce ma ceinture de cuir contenant toute ma fortune californienne, et jetant une once de poudre d'or dans la balance de la jolie fille de comptoir, je jurai, mais un peu tard, qu'on ne m'y reprendrait plus.

Et maintenant, lecteur, si je me suis un peu éloigné de mon sujet, vous me pardonneriez ; un verre de cognac *si cher* à mon souvenir méritait bien une petite mention plus ou moins honorable.

Au sortir de la susdite taverne, mot au commencement duquel j'aurais bien le droit, je le suppose, de substituer un *c* au *t*, j'accompagnai, sur sa demande, Gustave jusqu'à son habitation, située à cinq ou six milles dans la forêt, au sud-ouest de San Francisco.

Mon ami voulut m'y retenir à coucher, mais des affaires urgentes réclamaient ma présence à la ville, entre autres un rendez-vous promis au malheureux et héroïque comte de Raousset-Boulbon qui préparait alors sa désastreuse expédition dans la Sonora Mexicaine, pour laquelle il désirait mon concours comme son lieutenant.

Je remerciai mon ami, et regagnai la ville. Mais grâce à la fausse route que, la nuit aidant, je suivis dans la forêt, j'arrivai en retard au rendez-vous.

C'est ainsi qu'il advint que je ne fis point partie de cette expédition ; tant il est vrai que la destinée des hommes ne tient souvent qu'à un fil, sur la terre.

Quelque chose d'indicible m'avait frappé dans la douleur du malheureux Gustave ; sa peine avait trouvé de l'écho dans mon cœur, et j'avais senti naître une subite sympathie. Aussi le lendemain, dès l'aube, je m'acheminai vers le wharf où j'avais été le témoin de son labeur et de ses larmes.

Je m'adressai au second du bâtiment, qui m'apprit que Gustave n'avait pas encore paru au chantier. Je me décidai dès lors à me rendre jusqu'à sa demeure située, comme je l'ai dit plus haut, à quelques milles de la ville, dans la forêt.

Une centaine de pas m'en séparaient encore ; je l'aperçus agenouillé à côté d'un tertre couvert de fleurs.

Je crus d'abord que mon malheureux compatriote, pour faire diversion à ses tristes pensées, s'occupait de cultiver un petit jardin qui touchait à sa case. Mais en avançant à travers les arbres qui me dérobaient à sa vue, sans m'empêcher moi-même de le voir, je pus bientôt me convaincre qu'il priait sur une tombe.

Un rayon de soleil, passant au travers de la voûte feuillée, tombait d'aplomb sur la petite éminence, et semblait être un rayon céleste qui venait sanctifier cette scène de douleur, rendue encore plus touchante par la solitude où elle s'accomplissait. Je n'eus pas le courage de le troubler dans ses pieuses méditations ; je m'éloignai, honteux de moi-même, de mon indiscrete curiosité, et l'âme en proie à des sensations pénibles.

Mais à peine avais-je fait quelques pas que je m'entendis appeler.

– Comment, me dit-il, est-ce que ma présence vous effraie ? La tristesse de mon ermitage est à la vérité aussi peu engageante que celle de mon âme, mais mon amitié y suppléera ; venez donc, ami, venez, votre présence relèvera mon courage. Dieu sait si j'en ai besoin !

Pour toute réponse, je lui serrai la main avec effusion. Arrivés devant le petit tertre mystérieux que dorait toujours le rayon du ciel, je m'y arrêtai, et le lui montrant du doigt :

– Là, lui dis-je, mon pauvre ami, sous cette terre est sans doute caché le mystère de vos douleurs ; je ne puis plus en douter ; pardonnez-moi de ne l'avoir pas deviné plus tôt.

– Oui, reprit-il de sa voix émue et tremblante de larmes ; là, sous ce gazon émaillé de fleurs, repose celle que j'ai tant aimée, tant pleurée, et à qui je serai, je l'espère, bientôt réuni dans l'éternité. C'est la plus grande grâce que Dieu puisse m'accorder ; telle était, ami, la prière que je lui adressais il y a un instant, quand vous m'avez surpris agenouillé sur cette tombe. – O Dolorita ! Ma Dolorita ! continua Gustave avec passion, as-tu entendu mon vœu le plus cher ? Puis, me prenant les deux mains : – Ami, si vous l'aviez connue, vous sauriez combien j'ai le droit de la pleurer, et à quel point elle en était digne ; hélas ! Le bonheur ineffable qui couronna notre tendre union n'eut que la durée d'un printemps, durée de l'existence des fleurs. Doux et chers souvenirs ! Rentrez

sous ce tertre, laissez-moi à mes devoirs d'hospitalité, et vous, ami, suivez-moi dans ma cabane, qui abrita notre trop court bonheur.

Gustave de X. était, je le répète, un de mes anciens condisciples de collège, et le fils aîné d'une honorable famille bretonne ruinée par la Révolution. C'était un beau garçon dans toute l'acception du mot. Tout, jusqu'au moindre trait de sa physionomie, jusqu'au geste, jusqu'à l'attitude, révélait une digne et honnête fierté, en même temps qu'une rare bonté. La pâleur mate de son visage en relevait encore la beauté mélancolique.

Son habitation était, sous beaucoup de points, semblable à celle que je possédais moi-même à Grass-Valley, quoique cependant la sienne fût plus vaste. Quatre arbres coupés à dix pieds de hauteur en formaient le principal appui ; des branches et des lianes flexibles entrelacées remplaçaient la maçonnerie et formaient le toit. Une couche de terre glaise appliquée sur ce treillage complétait les travaux extérieurs de cette primitive demeure.

Au fond de la cabane, on remarquait un lit mystérieux formé de branches et d'écorces d'arbres, ayant quelque ressemblance avec ceux qui l'on trouve encore dans quelques chaumières de notre chère et antique Armorique. À droite une cheminée, à côté de laquelle s'étagaient quelque vases de faïence ; à gauche, et appuyée à la paroi du mur, une table formée de quelques planches de bois de pin fendues à la hache, avec deux chaises rustiques simplement façonnées en branches.

Devant l'humble chaumière, coulait paisiblement un clair ruisseau dont les bords, tapissés d'une verte pelouse, étaient émaillés de fleurs aquatiques, fraîches comme l'aurore. Ce ruisseau allait se jeter dans une petite anse du Pacifique, à quelques centaines de mètres de la cabane.

J'acceptai volontiers l'offre que me fit mon hôte de partager son léger repas ; puis nous allâmes nous asseoir sur un banc de gazon qu'il avait élevé près du petit tertre fleuri, et là, je le pressai vivement de m'initier à ses peines ; il y consentit et m'en fit ainsi le récit :

« La Californie, dont l'appel avait retenti au-dessus du cri révolutionnaire de 1848, attirait vers elle, depuis deux ans, les émigrants de toutes les parties du monde. Les idées de liberté faisaient alors plus de progrès que l'art de la peinture. Je me sentis entraîné vers ces contrées, non par la soif de l'or, mais par une ardente curiosité, par ce désir de voir, de connaître, qui, hélas ! m'a coûté plus que la vie.

Un mois après cette visite que vous vîntes me faire l'année dernière à mon petit ermitage d'Auteuil, j'avais résolu de m'expatrier. Imbu de cette malencontreuse idée, je quittai un beau jour et mes chers pinceaux et la France, à bord d'un clipper américain qui faisait voile pour New-York.

Après un voyage de dix-huit jours, sur lequel vous me dispenserez d'entrer dans de longs détails, j'arrivai dans cette ville où je ne séjournai qu'une semaine, puis m'embarquant de nouveau sur un steamer, je me rendis à la

Havane. Je ne passai que quarante-huit heures dans cette jolie ville, la perle des Antilles, joyau si convoité des États-Unis.

Je fus charmé de tout ce que je vis d'inattendu à la Havane. Un Européen y marche de surprise en surprise ; à chaque pas, c'est un nouveau sujet d'admiration. Aussi le peu de temps que j'y passai fut-il religieusement employé à la parcourir dans tous les sens. Je ne puis m'empêcher de vous communiquer quelques-unes de mes impressions.

Inutile de vous apprendre ce que tout le monde sait, que la Havane est la capitale de l'île de Cuba, et par suite, la ville la plus considérable de l'île ; que son port est l'un des meilleurs et des plus fréquentés de toute l'Amérique.

En effet, il est assez spacieux et profond pour recevoir un millier de vaisseaux du plus haut bord ; son entrée est un canal très étroit, d'un mille de long, qui ne peut donner accès qu'à un seul de ces vaisseaux à la fois.

Ce canal est parfaitement défendu sur toute son étendue par une suite d'ouvrages, parmi lesquels on doit d'abord remarquer les forts Del Morro et de la Punta.

La ville demi-circulaire a près de quatre milles de développement. Elle est protégée par une citadelle, et entourée de murailles. Ses rues sont, comme toutes celles des villes équatoriales, étroites, mais aussi on y jouit d'une fraîcheur bienfaisante, tout en avalant beaucoup de poussière.

Les maisons sont bâties en pierre ; quelques-unes sont élevées et spacieuses ; l'architecture en est belle, quoiqu'elle n'appartienne à aucune école distincte. C'est un mélange de tous les styles connus, parmi lesquels prévalent cependant les formes indécises de l'Amérique du Nord et du Sud.

La plupart des maisons de la Havane, dans le but de résister aux tremblements de terre si fréquents dans cette partie du Nouveau-Monde, sont à un seul étage, mais avec balcon et terrasse, ou encore couvertes avec des tuiles cintrées. Pour ornement, elles ont des vases en porcelaine peinte contenant les plantes les plus variées des contrées tropicales.

Un certain nombre de ces maisons, plus modernes, possèdent un entresol et un premier étage, mais beaucoup d'entre elles ne comptent qu'un rez-de-chaussée, et comme ces cages humaines ne sont aucunement munies de rideaux, de stores, de volets, ni même de la traditionnelle jalousie espagnole, par les immenses croisées grillées qui se prolongent dans toute la hauteur de l'appartement, on peut facilement, de la rue, pour peu que l'on soit curieux ou indiscret, assister à l'intéressant spectacle qui se déploie dans l'intérieur, soit le jour, soit même la nuit.

Il est encore d'usage à la Havane de peindre, du haut en bas, les façades des maisons en rouge, en bleu, en vert, en jaune ou en blanc, de sorte que d'une certaine distance on les dirait tendues de tapis et ornées de fleurs, comme en un beau jour de fête.

L'intérieur des maisons aisées est luxueux ; ce sont d'abord de magnifiques et larges escaliers en marbre ou en pierre de taille, d'immenses salles

lambrissées de sculptures et pavées de marbre de Carrare ; mais comme revers de médaille, les ameublements sont généralement très simples. En effet, sous l'influence de la température élevée de ces régions tropicales, les montures des meubles en bois se fendillent et se détériorent promptement.

Les meubles, achetés dans les grandes villes de l'Amérique du Nord, sont d'acajou massif, ou en bois peint et recouvert tantôt en rotin, tantôt en paille habillage tissée.

Chaque famille aisée habite ordinairement une maison tout entière, et cette circonstance, jointe à la valeur des immeubles à la Havane, y porte les loyers à des prix fabuleux.

Les riches havanais déploient sur leur table une grande magnificence : ainsi lorsqu'un de ces heureux Crésus donne un repas de gala, voici comme il y est procédé : on dresse d'abord un premier couvert ; lorsqu'il est terminé, une porte de séparation s'ouvre à deux battants, et un domestique doré sur tranche, selon l'antique et orgueilleux usage espagnol, fait l'annonce consacrée en pareil cas : le second service de vos seigneuries est servi.

L'amphitryon invite alors ses convives à passer dans une seconde pièce où se trouvent de nouveaux domestiques et un nouveau service, car, depuis les porcelaines, l'argenterie et le linge jusqu'aux serviteurs, tout a été changé.

Après ce second acte gastronomique, une troisième porte s'ouvre encore, et le même renouvellement s'opère dans le personnel et dans les choses, jusqu'au dessert qui est également offert dans une nouvelle salle, et par des domestiques nouveaux.

Je n'ai pas besoin de vous dire qu'il n'y a que les richissimes familles de la Havane qui se permettent un semblable luxe ; toutefois il est peu de maisons dans lesquelles le dessert, ou le café au moins, ne soit servi dans une seconde pièce et avec un service entièrement renouvelé, mais il n'en existe peut-être pas une seule où tout le repas se prenne sur la même table ; car, dans les maisons les plus simples, on passe, entre les deux services, au salon de réception, où l'on attend l'annonce du dessert, en fumant les renommés cigares *regalias* ou *puros* havanais, et en mangeant des confitures de fruits glacés.

Les principaux édifices de la Havane sont : la cathédrale, qui renferme les restes de Christophe Colomb ; le palais du gouvernement, l'amirauté, l'administration des postes, la manufacture de tabacs, la *casa real de beneficencia*, vaste institution de charité ; des églises, des couvents, des maisons de secours, quatre-vingt-dix écoles de garçons, soixante-six pour les jeunes filles, une université avec des cours de médecine et de droit, un musée d'histoire naturelle, une école de dessin, trois théâtres, un cirque pour les courses de taureaux, un jardin botanique et d'autres promenades magnifiques, telles que le Paseo d'Isabelle II et celui de Tacon, aussi célèbres que le sont aujourd'hui notre bois de Boulogne et nos Champs-Élysées.

De la Havane je me rendis à Matanzas, petit port de mer situé sur le littoral de l'île, à quelque distance de la Havane ; j'avais là un oncle dont le père, ayant

émigré lors de la tourmente révolutionnaire de 1789, s'y était établi comme planteur.

Mon intention est de glisser rapidement sur les événements qui marquèrent ma présence au milieu de cette excellente et patriarcale famille ; je me bornerai donc à vous dire que je fus accueilli par mon parent et tous les siens avec la cordialité la plus touchante, et en quelque sorte comme un enfant qu'ils ne connaissaient pas, mais qu'ils aimaient déjà.

Mon oncle était veuf d'une Havanaise d'origine castillane, qui lui- avait donné deux filles d'une beauté et d'une grâce parfaites. Térésa et Alice étaient leurs noms. La première avait dix-sept ans, elle était brune et enjouée ; la seconde quinze, elle était blonde et rêveuse.

Nos journées se passaient à faire de longues courses à cheval, dans les ravissantes savanes qui environnent Matanzas. Des nègres de l'habitation nous suivaient constamment, nous entourant des soins les plus dévoués et les plus affectueux.

J'étais vraiment aussi surpris que reconnaissant de la bonté touchante et résignée qui se manifestait chez ces nègres. C'est là une race prédestinée à la souffrance. Elle ne trouve nulle part l'appui qui lui serait si nécessaire, car dans presque toutes les habitations que je visitai, je la vis maltraitée. Il est vrai de dire cependant que je constatai d'heureuses exceptions, mais elles étaient assez rares. Je fis part de mes impressions à mes cousines qui me répondirent que, quoiqu'elles sussent parfaitement apprécier le dévouement de leurs serviteurs nègres, l'esclavage était une des conditions d'existence de la Havane.

« Vouloir l'abolir, cher cousin, disaient-elles, c'est vouloir la ruine de notre belle colonie ; et à qui d'ailleurs leur affranchissement profiterait-il ? Il ne profiterait pas plus aux planteurs qu'à eux- mêmes, car les nègres ne sont point encore assez accessibles à la civilisation pour pouvoir jouir sagement de l'indépendance, de la liberté, le premier, le plus cher des biens, du moins d'après vous autres Français, libres penseurs. Je l'avouerai cependant volontiers avec vous : à la Havane, comme dans les autres colonies où l'esclavage n'a pas été aboli, dans l'exercice du droit de propriété, il existe de tristes abus dont les planteurs se rendent trop facilement coupables envers leurs esclaves. Mais, Dieu merci, ces faits sont encore rares dans notre belle île. Par exemple, demandez à Numa et à Pompilius, son inséparable, que vous voyez si empressés et si dévoués pour nous, s'ils désirent se voir affranchis, ils vous répondront négativement sans nul doute ; plusieurs fois déjà mon père leur a offert, ainsi qu'à d'autres nègres de l'habitation, leur liberté ; ils l'ont tous refusée pour rester nos esclaves, si vous le voulez, mais, par le fait, nos serviteurs et nos amis.

« Une des plus tristes conséquences du despotisme envers les esclaves, c'est-à-dire de l'autorité exercée sans contrôle, est d'égarer souvent les cœurs les plus généreux et les esprits les plus élevés, à ce point que les possesseurs d'esclaves arrivent insensiblement à les regarder comme des êtres d'un degré trop inférieur

dans l'ordre de la Création pour qu'on ait à se préoccuper du sort de ces créatures méprisées, qui sont faites pourtant, comme nous, à l'image de Dieu.

– Voilà, repris-je, ma chère Alice, des sentiments qui vous honorent beaucoup, et d'après votre généreux plaidoyer, quoique propriétaire d'esclaves, vous seriez sans doute disposée en faveur de l'émancipation des noirs ?

– Sans nul doute, reprit-elle, et en cela je pense comme mon père : si cette émancipation, sagement constituée et progressivement amenée, devait fournir des citoyens paisibles, et non des malfaiteurs de plus à notre île.

– Mais alors, répondis-je, comment, sans esclaves, pourrez-vous cultiver vos vastes plantations ?

– Avec des esclaves affranchis, moyennant un salaire ; ensuite avec des coolies chinois, autre genre de traite sur des hommes libres. Chacun de ces coolies nous coûte deux mille francs d'achat. Il est d'usage de leur faire contracter un engagement de huit années, pendant lesquelles on les paye à raison de vingt francs par mois. Ils sont alors assujettis aux travaux ordinaires que l'on exige de nos esclaves nègres, auxquels ils sont cependant supérieurs en intelligence et en caractère, ce qui fait qu'il serait imprudent de leur infliger, comme à ces derniers, le honteux châtiment du fouet, car dans le dernier cas, il faut que l'un des deux meure, ou le flagellé ou le flagellant ; s'ils sont impuissants dans leurs vengeances, ces coolies tournent contre eux-mêmes le coup de *cutillo* destiné à celui qui les a flagellés, ou contre celui qui en a donné l'ordre, car les pauvres coolies, loin de leur patrie, sont extrêmement portés au suicide.

– Mais, chère Alice, ajoutai-je, je crois avoir entendu dire à votre père, – et il doit être compétent dans la question, – que les nègres libres se sont acquis, auprès des gens expérimentés, la réputation d'être les ouvriers les plus paresseux de la terre entière.

– C'est encore vrai, reprit la docte cousine Alice, mais ils cesseront de l'être lorsqu'ils seront familiarisés avec la civilisation, enfin lorsqu'ils connaîtront de nouveaux besoins, de nouvelles jouissances à satisfaire. Le confort, le bien-être qu'ils ressentiront, leur ouvrira les yeux sur la nécessité du travail qui en sera le principe. Quelle que soit leur paresse, ils vaudront indubitablement encore mieux que les émigrants qui nous arrivent d'Europe par cargaisons, et qui, presque tous, sont incapables de résister aux influences énervantes de notre climat tropical.

Nous visitâmes plusieurs habitations des environs, et les nombreux amis de la famille que nous y trouvâmes. C'est ainsi que je fis la connaissance d'un planteur, qui habitait la délicieuse vallée de l'Yurumi.

Ce riche Havanaï, d'origine anglaise, possesseur d'une fortune fort considérable, avait une fille, seule héritière de tous ses biens. Elle était du même âge que ma cousine Térésa, et son amie de pension : elle n'avait que dix-sept ans, âge de la jeunesse dans nos froids climats d'Europe, âge de femme sous le beau ciel de la Havane.

Cette charmante jeune fille réunissait à elle seule tout ce qui peut être imaginé de ravissant. Le rayonnement de ses yeux noirs veloutés avait une puissance magique. Sous leurs regards profonds et ardents, bien que toujours souriants et épanouis, il fallait tomber dans l'extase, et l'on croyait voir dans un beau rêve une céleste almée des *Mille et une nuits*.

Je la voyais presque chaque jour, et cependant je la regardais comme si sa présence n'eût été qu'un songe de bonheur qui ne vient qu'une fois dans la vie, et après lequel on peut mourir.

Très souvent, sous la seule protection du laisser-aller des mœurs espagnoles et sous celle de notre conscience, nous faisons ensemble de longues courses dans les environs. Montant un magnifique cheval arabe pur sang, qu'elle maniait avec une grâce parfaite, elle courait à toute bride à travers la savane. La brise, soulevant les boucles soyeuses de sa chevelure d'ébène, m'en apportait les senteurs embaumées de jasmin et de roses.

Souvent, dans nos courses folles à travers les montagnes, nous passions sur les bords de précipices sans fond. Comme l'aimant attire le fer, le gouffre béant semble alors attirer l'imprudent voyageur. Je tremblais pour ses jours, car je sentais déjà combien ils m'étaient devenus chers.

Un mois s'était écoulé de cette vie du ciel. Un jour, jour de bonheur à jamais gravé sur le livre de ma vie, nous chevauchions ainsi dans la savane, la gourmette du mors arabe de son cheval se brisa dans une de ces réactions par lesquelles Dolorita cherchait à maîtriser la fougue du noble animal. Celui-ci, se sentant libre, partit avec fureur à travers les champs de cannes à sucre et les caféières² qui couvrent la vallée de l'Yurumi.

Oh ! alors, ami, ma vie, mon existence propre ne fut plus rien pour moi, en face du danger qui menaçait Dolorita.

Je montais un des meilleurs chevaux de mon oncle, un anglais pur sang, qui ne put cependant, malgré tous mes efforts et ceux des esclaves qui nous accompagnaient, franchir le fossé élevé de la route que venait de sauter le cheval de Dolorita ; pour en sortir, je fus donc forcé de faire un petit détour qui me permit de me mettre sur sa piste.

À peine étais-je entré dans la savane que je l'aperçus, à un mille environ, toujours en selle, mais emportée par le galop furieux de son arabe.

Tout espoir d'arracher Dolorita au danger qu'elle courait n'était pas perdu, et enfonçant l'éperon dans les flancs de mon excellent cheval, lui communiquant toute mon ardeur, toute l'angoisse de mon âme, lui laissant toute sa liberté d'action, je m'aperçus bien vite que je gagnais sur la monture de Dolorita.

Enfin, au moment où elle venait de s'engager dans un bois dont la végétation luxuriante et désordonnée augmentait encore mes craintes et ses périls, je pus la joindre. Enlaçant Dolorita de mes deux bras, dans lesquels semblaient s'être

² Les caféières sont des plantations de cafiers, arbres de la famille des rubiacées, dont le fruit rouge et de la grosseur d'une cerise contient des grains, qui sont le café.

réunies toutes les forces de mon être, je l'enlevai de selle et l'arrachai ainsi à une mort presque certaine.

Je déposai ce fardeau si cher sur la verte pelouse, au pied d'un oranger sauvage, à l'abri de son feuillage orné de fleurs enivrantes et parfumées.

Que vous dirai-je enfin ? Soit l'amour d'un côté, soit la reconnaissance de l'autre, toujours est-il que nos regards, nos cœurs se confondirent, se rapprochèrent, et Dolorita, sous l'empire d'un amour partagé, me jura qu'elle ne serait jamais à un autre qu'à son sauveur.

Ce serment était bien doux à mon cœur, mais Dolorita n'était malheureusement pas seule arbitre de ses destinées ; celle que j'aimais était mineure, et elle avait un père millionnaire qui ne verrait sans doute pas les choses aussi en rose.

La main de Dolorita pressée entre les miennes, je réfléchissais à ces accablantes éventualités. Elle s'aperçut de ma tristesse, et dit, avec l'abandon charmant des créoles :

– Gustave, quelle pensée vous tourmente dans un moment où je croyais, par l'aveu des sentiments de mon âme, vous avoir été agréable ?

– Je pensais, hélas ! à la triste réalité ; je pensais que notre différence de fortune sera toujours une barrière insurmontable qui s'élèvera entre nos désirs ; je pensais enfin, Dolorita, que votre père, dont j'ai cru deviner les vues, ne consentira jamais à notre union tant que je n'aurai pas des millions à mettre à côté de ses millions.

– Gustave, je suis prête à sacrifier mon avenir de fortune à une union qui est tout ce que mon cœur ambitionne.

– Dolorita, je ne puis me résoudre à profiter de votre générosité, de votre égarement. Mon amour pour vous est et sera toujours, croyez-le, à la hauteur de ce sacrifice ; mais je craindrais d'avoir à regretter un jour ma faiblesse en vous ravissant si cruellement un brillant avenir, n'ayant à vous donner en échange qu'une existence plus que modeste.

Au fond, je comprenais d'autant mieux les paroles de Dolorita qu'elles traduisaient plus fidèlement ma propre pensée. Enfin, vaincu par ses larmes, je me jetai à ses genoux et lui dis :

– Dolorita, vos sentiments sont les miens, ceux de mon âme ; vous quitter serait peut-être la fin d'une existence que je veux désormais vous consacrer. Dieu bénira notre union, parce que nos intentions sont pures et honnêtes.

– Mais, Gustave, pour que Dieu la bénisse, cette union que j'appelle de tous mes vœux, il faut qu'elle soit sanctifiée par un ministre de la religion à laquelle j'appartiens. Peut-être nos jours de bonheur sont-ils comptés. Voulez-vous que notre mariage soit consacré avant notre retour à l'habitation de mon père ?

– Dolorita adorée, je réponds avec toute mon âme : oui ! Et j'ajoute que vous faites de moi le plus heureux des hommes.

– Eh bien ! soyons heureux, Gustave ; qu'il en soit fait selon nos vœux. Je connais, à une petite distance d'ici, un ministre protestant qui nous unira devant Dieu en attendant que la loi nous unisse devant les hommes.

Étant parvenu à réparer la gourmette du cheval de Dolorita, je changeai de monture avec elle, et une heure après cet entretien, sous sa conduite, nous frappions à la porte de l'habitation d'un ministre de sa religion.

Un nègre se présenta, et, à notre demande de parler au ministre X., il annonça que son maître était en ce moment dans la propriété, mais que, si nous tenions à le voir, il irait le prévenir de nos désirs.

Nous préférâmes aller nous-mêmes vers lui, afin d'éviter les suppositions indiscretes qui n'eussent pas manqué d'être faites dans la famille du ministre, assez nombreuse, puisque chaque carreau de fenêtre était constellé de minois de toutes les couleurs, parmi lesquelles dominaient principalement celles du safran et de la cannelle.

Le nègre nous ayant indiqué le bas de la vallée sur le versant duquel l'habitation était assise, comme étant le lieu où se trouvait le ministre, nous y fûmes bientôt arrivés.

Nous trouvâmes effectivement le ministre anglican au milieu d'une magnifique plantation de cafiers ; une vingtaine de nègres s'occupaient, les uns du nettoyage des herbes parasites, les autres de la récolte du café.

Le ministre surveillait attentivement les travaux. Il était grand, maigre et rouge ; brutal avec ses nègres, il fut d'une politesse obséquieuse envers nous ; car de prime abord il avait reconnu Dolorita, et sans doute deviné en nous de bons clients.

Effectivement, après avoir été mis au courant de nos désirs, il déclara qu'il ne voyait pas d'opposition à leur accomplissement, et qu'il était disposé à nous unir séance tenante. Mais lui ayant fait l'observation que nous voulions tenir notre démarche secrète, il nous engagea à le suivre dans un lieu où, ajouta-t-il, nous serions à l'abri des indiscretions.

Nous arrivâmes bientôt, guidés par lui, dans un bosquet de sassafras. Il nous fit asseoir sur une charrue, son autel ordinaire, paraît-il ; notre *clergyman* s'y installa lui-même, puis, après avoir retiré de sa poche une petite Bible portative, sans nous demander ni nos noms, ni nos prénoms, ni notre âge, encore moins nos qualités, il se mit à lire en anglais, avec une volubilité très caractérisée, les versets de la Bible relatifs aux mariages protestants. Cette lecture terminée, il nous demanda si nous avions un anneau, et, sur notre réponse négative, il déclara qu'un anneau de plus ou de moins était, sinon pour rien, au moins pour peu dans la chose, et que nous étions unis.

J'étais anéanti et ne croyais pas à son affirmation, aussi lui demandai-je s'il était dûment autorisé à consacrer l'union du mariage. Il retira alors de son portefeuille une commission de ministre protestant qu'il me remit avec un mouvement de colère. Elle était authentique, mais fort usée, ce qui indiquait un service d'exhibition long et constant.

Lui ayant encore objecté que j'appartenais à la religion catholique, il répondit que notre union, pour être valide, devrait aussi être renouvelée par un prêtre catholique.

J'ouvris mon portefeuille, que j'avais heureusement sur moi, et je lui remis cinq livres sterling en bank-notes, qu'il examina un instant avec une scrupuleuse attention.

Il les trouva sans doute de bon aloi, car il les mit dans sa Bible, puis le tout dans sa poche ; enfin, nous ayant accompagnés jusqu'au bout de l'avenue de palmiers qui conduisait à son habitation, il nous salua et nous nous quittâmes.

J'étais triste en songeant avec quel sans-gêne, quelle légèreté cet anglican avait accompli le premier de nos sacrements, bien convaincu que le seul mobile de sa conduite, en unissant deux êtres de religion différente, évidemment contre la volonté paternelle, avait été de gagner quelques livres sterling.

Peu d'instant après l'avoir quitté nous rencontrâmes un Français, habitant la vallée de l'Yurumi, qui nous demanda si ce n'était pas à miss X., ma compagne, qu'était arrivé l'accident de cheval qui, le matin, avait tant fait de bruit dans les habitations voisines. Sur notre réponse affirmative, il nous informa que mes cousines, pleines d'inquiétude sur le sort de leur amie, étaient à notre recherche dans le bas de la vallée. Je remerciai affectueusement ce compatriote, et, prenant la route qu'il nous indiquait, vingt minutes après, Dolorita était dans les bras de mes cousines, bien heureuses de la voir saine et sauve après avoir couru un si grand danger.

Cependant Dolorita se plaignait d'une douleur dans les reins, et déclarait que les allures de son cheval augmentaient encore sa souffrance. Empressé à soulager la femme que j'aimais, je fis construire pour elle un palanquin en branches d'oranger par les nègres de mon oncle, et après qu'ils l'eurent chargé sur leurs épaules, nous nous mimes en marche pour reconduire Dolorita à son habitation.

Grand fut l'émoi que la nouvelle de cette aventure y avait répandu, ainsi qu'aux alentours, car elle nous y avait devancés ; aussi à peine étions-nous entrés sur la plantation que nous rencontrions sir X., qui arrivait au-devant de nous avec toute la vitesse qu'il pouvait donner à son cheval, suivi de près par sa femme.

L'un et l'autre, sous l'empire d'une émotion bien légitime, se précipitèrent avec angoisse vers la litière où reposait, heureusement saine et sauve, leur fille, et lorsqu'ils se furent assurés que nul danger ne menaçait la vie de leur enfant chérie, ils me remercièrent avec effusion, m'appelant leur sauveur et me comblant de bénédictions.

À partir de ce jour mémorable dans les fastes de ma vie, mes journées se passèrent presque constamment à l'habitation de Dolorita ou en courses dans les environs.